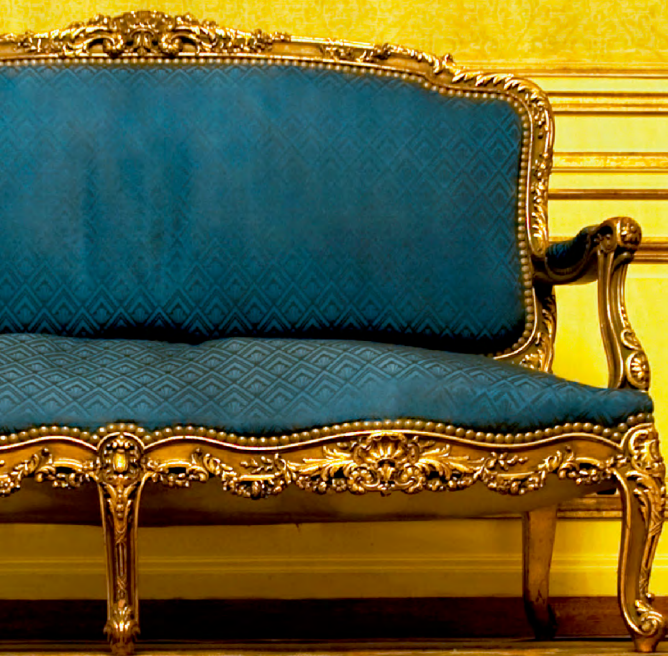




**CAROLINE
LUNOIR**

**Première
dame**

roman



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FAUTE DE GOÛT, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1194.

QUATRE (écrit avec Sébastien Marnier, Anne-Sophie Stefanini, Fanny Saintenoy), Fayard, 2013 ; LGF n° 33441.

AU TEMPS POUR NOUS (prix littéraire des Sables-d'Olonne), Actes Sud, 2015.

Photographie de couverture : © Nikada / Getty images

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-11785-6

CAROLINE LUNOIR

Première dame

roman

ACTES SUD

pour ma mère

I

“LIBIAMO NE’LIETI CALICI*”

* Giuseppe Verdi, *La Traviata*, acte I : “Buvons joyeusement [le vin] de ces coupes.”

Lundi 24 avril

Paul m'a annoncé hier qu'il serait candidat à la primaire du parti pour l'élection présidentielle.

Je le savais déjà. Des nuits passées à le sentir se retourner, compter ses soutiens, préparer des phrases, se rappeler les propos des uns, les piques des autres. Des nuits de sueur, d'excitation et d'insomnie. Des nuits à caler son angoisse dans l'étau de mes bras. Des heures à l'emmailloter de ma tendresse pour qu'il s'apaise.

Je savais qu'il ne pourrait pas renoncer. Chaque fois qu'il s'est frotté à une ambition, il a relevé le défi, de peur de refuser un combat, de ne pas être celui qu'il veut. Et il était revenu surexcité de son déjeuner avec Marc T., jeudi dernier.

Il a posé ses mains sur mes épaules. Alors j'ai su. Je suis restée silencieuse pour le laisser goûter ce moment comme il l'avait imaginé.

— Trésor, je... j'ai décidé d'y aller. Je me présente à la primaire...

Son souffle, ses mains sur mon cou, la chaleur de son exaltation.

— Si, bien sûr, tu me soutiens.

J'ai posé mes mains sur les siennes et il m'a serrée dans ses bras. Sans un mot. Nous étions heureux, soudés, confiants, prêts à monter ensemble au front. Notre étreinte de lutteurs.

Plus tard, alors qu'il répondait à ses messages, j'ai posé ma tête sur son oreiller, ajusté ses lunettes qui tombent toujours sur son nez et je lui ai demandé :

— Quand est-ce que tu vas le dire aux enfants ?

Il a souri.

— Je pensais ce week-end, à C., quand ils viendront pour le pont du 1^{er} Mai.

Son téléphone a encore vibré. J'ai éteint ma lampe de chevet et essayé d'imaginer la tête que vous feriez.

Mardi 25 avril

J'ai compté : il nous reste un an, onze mois et vingt-six jours avant le premier tour de l'élection présidentielle, soit sept cent vingt-six jours de campagne.

Le compte à rebours est lancé : J – 726 ! Paul sera encore un peu moins à nous et un peu plus aux autres. Mais il a l'air si sûr, si heureux.

J'aimerais tenir le journal du fil tendu de notre vie jusqu'à cette cible. Je me suis dit qu'un jour, quelqu'un, le biographe de Paul ou les enfants, voudrait savoir comment j'ai vécu tout ça. J'ai également pensé que plus tard, peut-être, à l'heure du repos et de notre vieillesse, je voudrais me contempler dans le miroir de ces années, retrouver la femme que j'étais, me piquer à l'émotion de ces moments.

J'ai trouvé ce cahier dans la bibliothèque. Un de ces articles de papeterie avec une belle couverture de cuir que l'on caresse avec plaisir lorsqu'il vous

est offert à l'occasion d'une inauguration, que l'on destine à de multiples projets mais qui finalement, souvent, reste vierge. À moi de jouer !

J – 720

(Lundi 1^{er} mai)

Victor, notre petit dernier, m'a apporté un bouquet de muguet. Je l'ai placé au centre de la table pendant que les filles mettaient le couvert. J'observais Paul, au milieu des enfants, bavard, rose de plaisir, comme une jeune femme qui se prépare à annoncer sa première grossesse. Il se gavait de pistaches. J'avais sorti notre service de mariage, celui avec notre chiffre doré. Clothilde, notre aînée, a tout de suite plaisanté en disant que quelqu'un avait quelque chose à annoncer. Puis elle est allée coucher Capucine pour la sieste.

Paul a servi le vin qu'il a commenté avec Christophe, le mari de Clothilde. Solenn, notre numéro 3, avait l'air fatiguée, sans doute à cause d'une autre de ses soirées d'école de commerce.

Tous ces souvenirs auront le parfum du muguet.

Quand j'ai apporté le poulet, Paul s'est levé et a passé son bras autour de ma taille.

— Les enfants...

Il a marqué une pause. Je pense que mes joues étaient enflammées.

— Nous avons décidé... que je serai candidat à la primaire.

Violaine, notre cadette, s'est renversée sur sa chaise et s'est retournée vers son petit frère, avec son air de triomphe.

— J'en étais sûre !

Je lui ai fait signe de ne pas se balancer.

Clothilde s'est levée et nous a enlacés.

— Notre pays a bien de la chance.

Solenn a levé son verre :

— *Hasta la victoria siempre !*

Son père a levé les yeux au ciel et nous avons trinqué. Il rayonnait.

Victor nous a imaginés dans les salons de la présidence et a fantasmé sur la qualité de la cuisine. Les filles ont demandé quand la nouvelle serait officielle et m'ont conseillé de choisir d'ores et déjà un créateur pour que je porte ses tenues et son coup de ciseaux. Paul a protesté que nous avions choisi la simplicité comme ligne de campagne, et que nous nous attacherions à ce que je sois élégante avec des marques de prêt-à-porter identifiables par tous. Les enfants ont plaisanté leur père qui croit pouvoir produire le même effet dans un costume sur mesure ou de confection. Nous avons imaginé le baptême de Capucine au palais. C'était bon d'être tous ensemble.

Ce n'est que plus tard, pendant la vaisselle, que Violaine s'est inquiétée :

— Maman, ce n'est pas un problème pour mon mariage, en septembre ?

Elle a hésité, lancé un coup d'œil à son père qui fumait un cigare au salon :

— Vous aurez le temps de m'aider... de vous en occuper ?

J'ai caressé sa joue :

— Tu sais bien que pour ton père, vous passez avant tout.

Et ils sont partis le dimanche soir, laissant Paul en tête-à-tête avec son portable, la maison vide de

leur trop-plein de vie, les draps à laver, et mon terrible manque d'eux. Mes enfants coups de vent.

J – 712

(Mardi 9 mai)

J'ai appelé mes parents, avant que la nouvelle ne devienne officielle. Ils m'ont tenu la chronique de la famille, frères, sœurs, petits-enfants, oncles, voisins, amis de bridge, médecins et aides-ménagères, complétant chacun à leur tour les anecdotes de l'autre. J'ai attendu que ma mère lance son "Et vous ?" et je leur ai annoncé le projet de Paul. Le téléphone a grésillé du souffle de mon père. Il a pris son ton calme et posé, celui des grandes communications :

— Oui, on s'y attendait.

Ma mère lui a pris le combiné. Je me souviens de sa voix. Elle m'a étonnée :

— Mais toi, tu t'en sens la force ?

Sa question m'a blessée. Je l'ai trouvée intrusive, suspicieuse. J'ai écourté notre conversation. Mon malaise m'a collée jusqu'au retour de Paul.

J – 702

(Vendredi 19 mai)

La rumeur bruisse, tenace. Autour de nous, ce sont comme des chuchotements de plus en plus palpables, des sourires contenus, des regards entendus. Paul prend la température, écoute le ressac des commentaires qui parviennent jusqu'à lui. Il est calme. Il dénombre, discute, ne confirme rien. Il voit Marc T.

en secret, tous les jours. Ce dernier a accepté d'être son directeur de campagne. C'est un signe extraordinaire, lui le fidèle d'un rival, le stratège reconnu dans la préparation d'une élection. Paul a dit que Marc était entré dans notre vie pour un petit moment. Je comprends son choix. Je le connais peu mais j'aime le feu qui l'anime derrière la froideur de son physique.

Des amis me sondent en riant. Avant de me quitter, ils prennent un air de mystère pour me glisser qu'ils comptent sur mon mari. Même le boucher, hier, s'est autorisé une réflexion alors que sa boutique était pleine. Comme pour les autres, j'ai choisi de sourire et de répondre que je transmettrai.

Les enfants aussi sentent la pression. Ils m'appellent tous les jours. Nous attendons que Paul se lance et libère notre fierté.

J – 696

(Jeudi 25 mai)

Paul a jeté l'hebdomadaire sur la table basse. Il titrait "Traître !", avec un portrait de lui le regard en coin et, en arrière-plan, le visage de l'ancien président qui l'avait nommé Premier ministre. J'avais déjà vu cette une, Clothilde me l'a envoyée ce matin, avec un smiley triste.

J'ai désigné le magazine :

— Chéri, nous savions que ce serait la première accusation de tes ennemis...

Il ne m'a pas entendue. Je sais que je suis la seule devant qui il peut s'autoriser à perdre sa maîtrise de lui-même.

— Ils me font chier, ces journalistes ! Ils ne sont pas obligés de recracher tel quel le venin des autres ! Ils n'ont pas de sens critique ? Ils gobent tout ? Ils ne savent pas penser par eux-mêmes ?

Il a repris le journal :

— Comment peut-on être aussi violent ? Et injuste ! Je n'ai jamais renié mes idées ! Si je suis candidat c'est bien parce que *lui* s'est assis sur tous nos principes ! Et c'est aussi pour ça que je fédère !

Son téléphone a sonné. Il a étouffé un rire et m'a montré un message de notre Solenn :

— Papou, même sur cette une dégueulasse, tu arrives à être sexy. T'as vu l'article du *Herald Tribune* ? La classe !

Ma Solenn, *hasta la victoria siempre*.

J – 684

(Mardi 6 juin)

Ma plume court sur les pages de ce cahier, c'est un plaisir. On m'a donné un beau stylo lors du vernissage d'un centre culturel que j'ai inauguré pour Paul, cet après-midi. Un petit bijou de finesse et d'adresse. La réception était longue et empesée mais les artistes touchants.

Ma vie ressemble parfois à une litanie de discours, de rubans coupés, d'œuvres moyennes, de verres de l'amitié et d'heures juchées au sommet de mes escarpins. Cela doit être extraordinaire de découvrir, au hasard d'une manifestation locale, un artiste qui perce ensuite et conquiert le monde.

J – 681

(Vendredi 9 juin)

Un ami de Paul a finalement choisi de rejoindre le camp adverse. Au dîner, mon mari contenait mal sa peine. Je pense à toutes les fois où nous avons pris la même décision, par fidélité à nos idées, et blessé un proche. Paul ne peut pas encore l'entendre, ce soir. Mais nous pourrions sans doute en discuter, ce week-end à C. La maison l'apaise et le revigore. Il débite des bûches, élague des arbres, passe la tondeuse avec une énergie très positive. Il est des terres qui vous guérissent.

J – 646

(Vendredi 14 juillet)

Je suis très surprise par le nombre de journalistes qui nous sollicitent pour me consacrer un article. Nous avons toujours préféré que je reste discrète, afin de ne pas gêner Paul et de me protéger.

En fait, si je dois être honnête, je crois que j'ai aussi peur de ce que pourrait révéler mon portrait en creux. En creux. C'est terrible. C'est comme si je craignais de n'être pas qu'une femme de l'ombre, mais... une ombre.

Que dire de moi, à côté de Paul ? Je l'ai rencontré en faculté de droit. C'est tellement classique. Il m'enviait mes commentaires d'arrêt pour s'en inspirer et admirait, selon ses mots, ma puissance de raisonnement. J'adorais son sens de la répartie et son éloquence. Sa gouaille parfois tapageuse, parfois désordonnée, toujours séduisante. J'ai finalement

choisi le journalisme. Je couvrais l'Europe de l'Est, cette région qui me fascine. J'ai appris le russe. Il est entré en politique. Ses succès m'ont happée. J'ai voulu des enfants. Il a aimé que j'en veuille. Nos enfants ont singulièrement marqué son image publique. Quand il était encore préfet, à chaque nouveau poste il était d'abord annoncé comme "Paul V., père de quatre enfants". Comme si avoir quatre enfants vous étiquetait avec plus de garantie qu'une couleur politique.

Nos enfants, moi, ils m'ont épinglée. Épinglée de gratitude pour leur existence qui m'était offerte et qui emplissait mes bras, mes mains, mon cœur. Percée de bonheur à chacun de leurs progrès que j'attendais ou qui me surprenait. Agrafée d'amour quand ils ont révélé leurs personnalités, leur singularité. Pour être juste, Paul ne m'a jamais rien demandé : j'ai choisi de devenir pigiste pour être avec eux. Le temps loin d'eux était du temps perdu, le temps passé avec eux était du temps volé au bonheur. Et nous déménagions tous les trois ans pour chaque changement de poste en préfecture.

À la chute du Mur, j'étais à la maternité pour la naissance de Violaine.

Aujourd'hui, j'écris des chroniques "art et culture" pour un hebdomadaire. Ma Russie, je la vis dans les romans, les classiques, que je relis en version originale.

Marc pense que ce talent mériterait d'être plus connu. Qu'il est un gage d'ouverture sur le monde. Qu'il me rendrait *particulière*, en comparaison des autres femmes de candidat.

Pour moi, c'est une fierté et une blessure. Une fierté parce qu'il est le fruit d'un travail acharné,